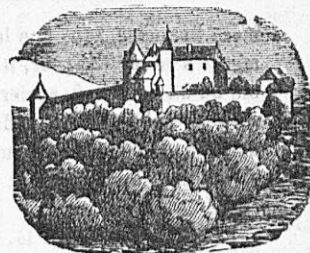




LA GRUYÈRE



ABONNEMENTS

Suisse . . . 1 an, Fr. 4.50
» . . . 6 mois, » 2.50
Etranger . 1 an, » 9.—
» . . . 6 mois, » 5.—
payable d'avance.

Prix du numéro : 5 cent.

On s'abonne dans les bureaux de poste.

JOURNAL INDÉPENDANT, POLITIQUE ET AGRICOLE

Paraissant le mercredi et le samedi.

Supplément bimensuel gratuit : "L'ÉCHO LITTÉRAIRE."

Imprimerie et Administration : Rue du Tir 131, Bulle.

HORAIRE D'HIVER : BULLE, dép. 6⁰⁷ 10⁰⁰ 2³⁸ 5⁰⁵ 8⁴⁷ — BULLE, arr. 8⁵⁵ 12³⁵ 4²⁵ 8²⁵ 10³²

ANNONCES

District de la Gruyère: une seule insertion, 15 c.; annonces répétées, 10 c. Canton et Suisse, 15 c. Etranger, 20 c. la ligne ou son espace. Réclamations: Suisse, 30 cent. Etranger, 40 c. la ligne. S'adr. à l'Agence de publicité Haasenstein et Vogler, Grand'rue 29, à Bulle, ou à l'Impr. de La Gruyère.

BULLE, le 16 avril 1907.

AU MAROC

Le sultan du Maroc feint de vouloir se réconcilier avec la France. Quoique, dans son for intérieur, il ait été probablement satisfait des désordres de Marakech et du meurtre du docteur Mauchamp espérant ainsi brouiller Allemands et Français, il prend maintenant quelques mesures pour donner satisfaction aux réclamations de la France. Il a d'abord fait lire dans toutes les mosquées une proclamation disant qu'il réprovoque les attentats dont des sujets français ont été victimes à Marakech et à Fez. Cette proclamation reconnaît que la France est dans son droit en occupant Oudjda, et que la responsabilité des événements actuels doit être rejetée sur la population marocaine; elle ajoute que les sacrifices nécessaires seront faits pour rétablir les bonnes relations entre la France et le Maroc et pour mettre fin à l'occupation d'Oudjda. On peut en conclure que le maghzen est bien résigné à donner satisfaction à la France, mais il ne faut pas perdre de vue que l'occupation d'Oudjda n'est pas seulement motivée par le meurtre du docteur Mauchamp. Il y a d'autres circonstances dans lesquelles les intérêts de la France ont été méconnus: l'occupation d'Oudjda ne prendra fin que si le Maroc exécute loyalement ses conventions avec la France antérieure

à la conférence d'Algésiras, et que cette conférence a laissé pleinement subsister. Il y a, enfin, la question des réformes. La *Kaïnische Zeitung* a écrit qu'on peut espérer que le gouvernement marocain fera désormais le possible pour assurer la sécurité des Européens et que le sultan ne songe nullement à contrecarrer l'œuvre des réformes. Il faudrait savoir d'abord jusqu'à quel point le gouvernement marocain exerce encore une réelle influence sur le peuple et s'il est capable de prévenir les explosions de fanatisme qui ont si gravement compromis la situation au Maroc. Depuis plusieurs années, l'autorité du sultan est méconnue par nombre de tribus, et Abdul-Azziz ne dispose pas des moyens pratiques d'en imposer aux rebelles. D'autre part, s'il consent loyalement à l'application des réformes, les fanatiques marocains ne manqueront pas d'y voir une preuve de faiblesse à l'égard des étrangers et leurs rancunes s'en trouveront exaspérées. Il n'est donc guère possible de partager l'optimisme de la *Kaïnische Zeitung* en ce qui concerne les intentions du sultan. Tant de fois déjà l'Europe a été déçue sous ce rapport, qu'il convient de ne plus se fier qu'aux faits établis et de ne plus reconnaître la sincérité du gouvernement marocain que lorsque la police sera organisée et les réformes en voie d'application.

L'assassinat du docteur Mauchamp aura eu cet excellent résultat de rapprocher la France et l'Allemagne, du moins en ce qui concerne les intérêts de ces deux nations au Maroc. La discussion continue, courtoise, dans la presse française et allemande sur l'idée d'une entente éventuelle des deux pays. L'accord se ferait d'abord sur la question secondaire de la télégraphie sans fil au Maroc, mais il aplanirait les voies à une entente plus complète. Sans doute, il y a des obstacles sérieux à la réalisation de cette idée généreuse, mais il ne faut pas désespérer de l'avenir et de la bonne volonté des deux puissances à surmonter les difficultés. Le fait seul que l'on consent à discuter cette idée sans y mettre trop d'apreté et de passion est une indication précieuse.

Come le dit le *Temps*, la France n'a rien, se demande rien et la presse française examine simplement une hypothèse. N'empêche que cette discussion déblaise fort bien le terrain et prépare heureusement certaines voies. Il est très encourageant de constater, par exemple, que Guillaume II a réservé l'accueil le plus cordial à M. Cambon, le nouvel ambassadeur de France à Berlin, et qu'il lui a dit qu'il pouvait compter sur son concours et sur celui de son gouvernement en vue de développer les bons rapports des deux pays. Il y a là tout au moins une heureuse indication des intentions de Guillaume II, et il faut espérer que la

politique du gouvernement de Berlin ne les démentira pas.

On sait que l'actuelle discussion de presse porte surtout sur le Maroc et le chemin de fer de Bagdad. L'Allemagne conclurait un arrangement particulier avec la France au sujet du Maroc, et la France, de son côté, faciliterait l'œuvre allemande des chemins de fer de Bagdad. De part et d'autre, on en est à étudier les objections. La *Gazette de Cologne* soutient qu'un accord franco-allemand, portant adhésion de l'Allemagne au traité franco-anglais de 1904, violerait nécessairement les stipulations de la conférence d'Algésiras et qu'il lèserait les intérêts de la porte ouverte défendus par l'Allemagne; le *Temps* réplique à cela qu'il ne voit pas ce qui pourrait empêcher l'Allemagne, en gardant toutes les garanties économiques qui lui sont assurées, de concéder à la France son désintéressement politique.

En ce qui concerne le chemin de fer de Bagdad, la presse allemande soutient que l'Allemagne n'a rien à demander à la France dans cette affaire; mais le *Temps* fait ressortir que, depuis dix ans, des négociations ont été engagées à diverses reprises entre financiers allemands et français, et qu'actuellement encore les banques allemandes ont pris contact sur ce point avec des banques françaises et anglaises. Le journal français en arrive à cette conclusion qu'on espère, à Berlin, obtenir un accord privé, exclusive-

FEUILLETON DE LA GRUYÈRE

LE

54

Crime d'Orcival

PAR ÉMILE GABORIAU

Si grand était son trouble depuis quarante-huit heures qu'elle ne se reconnaissait plus elle-même. Déjà elle en était à n'oser plus ni réfléchir ni descendre au fond de son cœur. Quelle puissance mystérieuse possédait-il donc, cet homme, pour être entré ainsi violemment dans sa vie! Elle souhaitait qu'il s'éloignât pour ne plus revenir jamais, et en même temps elle s'avouait qu'en partant il emporterait sa pensée tout entière. Et elle se débattait sous le charme, ne sachant si elle devait se réjouir ou s'affliger des inexprimables émotions qui l'agitaient, s'irritant de subir une domination plus forte que sa volonté.

Elle avait décidé que, ce jour-là, elle des-

cendrait au salon. Il ne manquerait pas, — ne fût-ce que par politesse — d'y descendre, et alors elle pensait que le voyant de plus près, le faisant causer, le connaissant mieux, son prestige s'évanouirait.

Sans doute il allait revenir, et elle guettait son retour, prête à descendre dès qu'elle le verrait au détour du chemin d'Orcival.

Elle l'attendait avec des frémissements fébriles, anxieuse comme on l'est au moment d'une lutte, sentant bien que ce premier tête-à-tête, en l'absence de son mari, serait décisif.

Mais le temps passait. Il y avait plus de deux heures qu'il était sorti avec Sauvresy et il ne reparaisait pas. Où pouvait-il être.

En ce moment même, Hector arpentait la salle d'attente du chemin de fer de Corbeil, attendant miss Fancy.

Enfin, il se fit, dans la gare, un grand remue-ménage. Les employés couraient, les hommes d'équipe traversaient la voie, ronlant des bronchettes, les portes s'ouvraient et se refermaient bruyamment. Le train arrivait.

Bientôt miss Fancy parut.

Sa douleur, sa joie, ses émotions ne l'a-

vaient pas empêchée de songer à sa toilette, et jamais elle n'avait été plus tapageusement élégante et jolie. Elle portait une robe vert d'eau avec une traîne d'un demi-mètre, un manteau de velours qui n'en finissait plus et un de ces chapeaux nommés « chapeaux à accidents » parce qu'ils font cabrer les chevaux de fiacre sur le boulevard.

Dès qu'elle aperçut Hector, resté debout près de la porte de sortie, elle poussa un cri, écarta brusquement les gens qui se trouvaient sur son passage et courut se pendre à son cou, riant et pleurant tout à la fois.

Elle parlait très haut, avec des gestes que sa toilette faisait paraître plus désordonnés, et tout le monde pouvait l'entendre.

— Tu ne t'es donc pas tué, disait-elle, comme j'ai souffert, mais quel bonheur aujourd'hui!

Trémoré, lui, se débattait de son mieux, tâchant de calmer les bruyantes démonstrations de Fancy, la repoussant doucement, enchanté et irrité tout ensemble, et exaspéré de tous ces gros yeux fixés sur lui, en Parisien habitué à passer inaperçu au milieu de la foule.

C'est qu'aucun des voyageurs ne sortait. Ils restaient tous là, béants, attendant. On les regardait, on les entourait, on faisait cercle, on était sur eux.

— Allons, viens! fit Hector à bout de patience.

Et il l'entraîna, espérant échapper à cette curiosité naïve et imprudente de découvertes pour qui tout est une distraction.

Mais ils n'y échappèrent pas. On les suivit de loin. Même quelques habitants de Corbeil, montés sur l'impériale de l'omnibus qui fait le service entre la gare et le chemin de fer, prièrent le conducteur d'aller au pas afin de ne pas perdre de vue ces singuliers étrangers. Et ce n'est que lorsqu'ils eurent disparu sous le porche de l'hôtel que la voiture prit le trot.

Ainsi furent déconcertées les prévisions de Sauvresy. L'entrée trop triomphale de Jenny fit sensation. On s'inquiéta, on alla aux renseignements; l'hôtesse fut adroitement questionnée, et bientôt on sut que ce monsieur qui allait attendre à la gare des dames si excentriques, était un intime ami du propriétaire du Valfenillon.

Ni Hector, ni Fancy ne se doutaient alors

ment financier, sans que les gouvernements s'en mêlent ; or, il est impossible qu'un accord financier franco-allemand s'établisse dans l'affaire de Bagdad sans que le gouvernement français ait le contrôle effectif et la direction réelle de cet accord.

La discussion en est là. Certes, l'entente n'est pas facile, mais la franchise même avec laquelle on aborde les points les plus délicats du problème prouve que l'accord est possible en fin de compte, pour peu qu'on y mette de part et d'autre toute la bonne volonté désirable.

NOUVELLES SUISSES

Arts et métiers. — La session ordinaire des délégués de la Société suisse des arts et métiers aura lieu probablement à St-Gall, le 23 juin. La principale question à l'ordre du jour est l'assurance en cas de maladie et d'accidents.

Militaire. — Les artilleurs en service à Dailly ont exécuté jeudi soir 11 avril un grand tir de nuit. L'ébranlement de l'air causé par la détonation des pièces d'artillerie faisait vibrer les vitres et trembler les chalets jusqu'à Leysin, distant des forts de 15 kilomètres à vol d'oiseau. On voyait très bien le feu des pièces et l'explosion des projectiles sur les pentes au-dessous de la Dent du Midi. Trois projecteurs éclairaient les champs de tir.

Employés fédéraux. — Vu le renchérissement de la vie, les Chambres fédérales ont voté la semaine dernière aux fonctionnaires et employés de la Confédération, dont le traitement n'atteint pas 4000 fr. un supplément pour l'année 1906. Cette allocation est de 100 fr. pour ceux qui sont mariés ou soutien de famille et de 50 fr. pour les célibataires. Elle sera payée immédiatement.

Les traitements seront révisés en même temps que la loi postale et augmentés dans une juste mesure pour les classes inférieures.

Lucerne. — Dans la fosse à purin. — Un accident comme il s'en produit assez fréquemment est arrivé jeudi

qu'ils étaient le sujet de toutes les conversations.

Ils déjeunèrent gaiement dans la plus belle chambre de la *Belle-Image*, qui est une pièce immense, à deux lits, avec une seule fenêtre donnant sur la place, décorée de tableaux bien vernis et bien encadrés, représentant des messieurs à cheval.

Trémourel avait imaginé pour expliquer sa résurrection, un petit roman assez probable, où il jouait un rôle héroïque très propre à redoubler l'admiration de sa maîtresse.

Puis, à son tour, miss Fancy déronait ses plans d'avenir qui étaient, il faut lui rendre cette justice, des plus raisonnables.

Résolue à rester, quand même et plus que jamais, fidèle à son Hector ruiné, elle allait donner congé de son appartement de 6,000 francs, vendre son mobilier et entreprendre un commerce honnête.

Justement, elle avait retrouvé une de ses anciennes amies, très habile ouvrière en modes et qui ne demandait pas mieux que de s'associer avec une camarade qui apporterait l'argent, pendant qu'elle apporterait son savoir-faire. Elles achèteraient un fonds de modiste dans le quartier Bréda, et entre

à Oberäbnit. Une enfant de quatre ans, la petite Bösiger, réussit à déplacer la planche recouvrant une fosse à purin, tomba dans le liquide et étouffa avant qu'on pût lui porter secours. A quand des installations moins rudimentaires ?

Valais. — Vendredi après midi, à 2 h. 40, un incendie a éclaté à Grone, près de Sion. Deux granges ont été la proie des flammes.

Un enfant d'une année et demie est resté dans les flammes.

Genève. — La semaine dernière, le nouveau chef de bureau de la succursale des postes Stand, vérifiant le contenu du coffre renfermant les estampilles de valeur, constata qu'il manquait pour plus de 20,000 fr. de timbres poste. Il informa M. Bovet directeur des postes à Genève qui transmit l'avis à Berne. Un délégué de la direction générale fut envoyé à Genève et procéda à une enquête.

On vérifia des enveloppes du contrôle général devant, d'après l'inscription, contenir des timbres de vingt-cinq et vingt centimes ; on ne trouva que des timbres de deux centimes.

Plusieurs versions circulent au sujet de cette étrange découverte. 1. Il y aurait eu erreur de la part du bureau du contrôle de Berne, ou à Genève. 2. Il y aurait vol, ou plutôt substitution de plis. L'enquête actuellement ouverte établira la vérité.

— **Elections et votations.** — La loi prohibant la vente au détail de l'absinthe a été adoptée par 7895 voix contre 7173. La loi abrogeant les compatibilités a été repoussée par 8350 voix contre 6274.

Dans l'élection complémentaire d'un conseiller administratif et d'un conseiller municipal en remplacement de M. Adrien Babel, radical, décédé. M. Gampert, libéral-conservateur, a été élu par 2674 voix contre 1721, à M. Renaud, socialiste, et 1242, à M. Christin, candidat radical, comme conseiller administratif. Les chiffres de l'élection permettent de croire que les radicaux « ferblantiers » ont voté pour le candidat de leur parti.

Cette élection fait passer de gauche à droite la majorité du Conseil. Comme conseiller municipal, M.

leurs mains il ne pouvait manquer de prospérer et de donner de beaux bénéfices.

Jenny parlait d'un petit air entendu, épuisant son répertoire de termes techniques, et Hector riait. Ces projets de négoce lui semblaient du dernier comique, mais il était très sensible à cette abnégation d'une femme jeune et jolie, consentant à travailler, à faire quelque chose, et cela pour lui plaire. Malheureusement, il fallait se séparer.

Fancy était venue à Corbeil avec l'intention d'y passer une semaine ; mais le comte lui déclara que c'était absolument impossible. Elle pleura d'abord beaucoup, se fâcha, puis finalement se consola à l'idée de revenir le mardi suivant.

— Allons, adieu, répétait-elle en embrassant Hector, au revoir, pense à moi !

Et souriante, avec un geste mutin, elle ajouta :

— Je devrais être inquiète, cependant, il y avait dans le chemin de fer des messieurs qui connaissent ton ami et qui disaient que sa femme est peut-être la plus belle femme de France. Est-ce vrai ?

— Je n'en sais ma foi rien ! J'ai oublié de la regarder.

(A suivre.)

Taponnier, porté par les radicaux et socialistes, a été élu par 2967 voix contre 2537 à M. Perrottet, candidat conservateur.

Vaud. — Naufrage sur le lac. — Dimanche matin, entre 7 et 8 heures, quatre gais compagnons revenaient sur un canot de Saint-Gingolph, où ils avaient passé la nuit. Arrivé à trois kilomètres de la côte suisse, le canot chavira.

M. Stritga, qui était à la pêche, les secourut, et, aidé par M. Ries, réussit à sauver trois des naufragés, les nommés Haller, Neyroud et Dompierre. Mais le quatrième, le nommé Versel, de Grandson, avait déjà disparu dans les eaux quand les sauveteurs arrivèrent.

Jusqu'à présent son corps n'a pas encore été retrouvé.

Des trois autres, M. Dompierre est en danger de mort.

A L'ÉTRANGER

Italie. — Soldat brigand. — On annonce de Gênes qu'un soldat du 16^e d'infanterie, du nom de Sperati, en garnison à Savone, s'est livré à des actes de brigandage qui ont rempli de terreur les alentours de la ville.

Ayant réussi à pénétrer dans un fort, sans être vu, Sperati s'empara d'un fusil et de plusieurs paquets de cartouches et, à peine sorti, il fit feu sur le gardien du dépôt de dynamite Nobel, contre lequel il nourrissait une vieille rancune.

Ayant tué son ennemi, le bandit ne s'en tint pas satisfait : il fit feu à plusieurs reprises contre diverses personnes, heureusement sans en blesser aucune, et, entre autres, contre un curé pour le châtier d'avoir refusé de lui donner de l'argent.

A présent, Sperati est en fuite, poursuivi par la gendarmerie. On assure qu'il a réussi à passer la frontière et à se réfugier en France. Le ministre de la guerre a délégué un général pour ouvrir une enquête sur ce grave fait.

France. — Assassinat d'un banquier parisien. — A l'angle de la rue de Rivoli et de la rue du Pont Neuf, en face de la Samaritaine, M. Benoist dirigeait une importante maison de Bourse ; il possédait en propre cette maison ainsi qu'un journal financier, le *Moniteur économique* et était inscrit à la cotulisse.

Jeudi matin, un de ses clients, M. Caroit, entra dans les bureaux, parla à travers le grillage à l'un des employés et, sur sa demande, fut introduit dans le cabinet de M. Benoist qui se trouve à la suite des bureaux, en une sorte d'arrière-boutique.

M. Benoist s'avança vers son client. Et celui-ci, au seuil de la porte qui sépare le cabinet du patron des bureaux publics, braqua sur M. Benoist deux revolvers américains, calibre 9, à six coups, et en tira dix coups. La détonation fut effroyable. Six balles frappèrent M. Benoist. Les autres se perdirent à travers les bureaux, et c'est miracle qu'un des employés n'ait pas été atteint.

M. Benoist tomba. Ses employés accoururent, le relevèrent. Il râlait. Transporté à l'Hôtel-Dieu, il subit à midi l'opération de la laparotomie et mourut pendant ce temps. Quant au meurtrier, il se laissa paisiblement arrêter.

M. Caroit ancien fabricant de maroquinerie, spéculait à la Bourse et avait perdu récemment de grosses sommes sur le Rio. Il accuse M. Benoist d'être l'auteur de sa ruine. Les employés du banquier disent au contraire que M. Benoist avait plusieurs fois conseillé la prudence à son client.

Allemagne. — Les réfractaires alsaciens. — Les députés de la délégation d'Alsace-Lorraine, sans distinction de parti, ont signé une motion tendant à obtenir une amnistie complète pour les réfractaires alsaciens-lorrains qui ont quitté leur pays avant 1890. On sait que les réfractaires alsaciens-lorrains sont sévèrement punis et que leurs biens sont mis sous séquestre par le gouvernement allemand.

L'amnistie en question touchera environ 16,000 Alsaciens-Lorrains résidant en France.

Russie. — Accident de chemin de fer. — Les survivants de l'accident de chemin de fer de Chapleau font un tableau navrant de ce qui s'est passé quelques minutes après l'accident. Cinq wagons renversés s'embrasèrent ; les hommes, femmes et enfants, retenus sous les décombres, poussaient des cris de terreur à mesure que les flammes s'avançaient dans leur direction. Un homme vit brûler viv sa femme et ses enfants, sans qu'il fût possible de leur porter secours. Un ancien soldat du 12^e lanciers, se mettant un linge mouillé sur la figure, se précipita au milieu des flammes et réussit à dégager et à ramener une dame, mais celle-ci, s'apercevant que son bébé manquait, s'élança dans les flammes et ne reparut plus. Un autre voyageur, quoique grièvement blessé et brûlé, coopéra hardiment au sauvetage ; il sortit même deux personnes d'un wagon dont les deux extrémités étaient en flammes.

Amérique. — Dans l'Amérique centrale. — Les importateurs de fruits ont reçu de Managua un télégramme signé de Zelaya, président du Nicaragua, disant que le général Bonilla, président du Honduras, a capitulé jeudi entre les mains des Nicaraguayens.

— Le consul américain à Managua télégraphie que le général Bonilla a rendu la ville d'Amapala et que la guerre est terminée.

BRÈVES NOUVELLES

— Etranger —

— A Milan, les fabricants des faux billets de la loterie de l'exposition sont punis de peines variant de 30 jours à 5 ans et 9 mois de prison.

— L'abbé Jouin, à Paris, a été condamné à 16 francs d'amende pour résistance et révolte à l'époque des inventaires.

— La grève des boulangers, à Paris, n'a pas le résultat attendu. Les Parisiens ont chaque jour leur pain frais.

— La deuxième conférence de La Haye se réunira le 15 juin au Palais de bois.

— La terreur règne toujours en Russie. A Ekaterinoslaw, les usines se ferment et on se fusille dans les rues.

— A L'...
ler nation...
— 15 ce...
à Dorandi...
giquement...
— Les...
chimiques...
direction...
néral...
— On...
dans la sa...
ral. M. Ze...
— Le C...
26 mai la...
constituti...

CANT

Cons
12 avril...
levée de...
l'arrêté...
provenan...
— Le...
variole...
dans qu...
France...
arrêté d...
cinatio...
ques au...
reront d...

A A
aven...
donnée...
tat, des...
Forel d...
Lac, un...
tourage...
ment :...
« Per...
d'Autav...
servateu...
Dans...
a estim...
ration é...

Rem
— M. Z...
à Saint...
sur le m...
riations...
villes d...
M. Z...
à Saint...
sur le m...
riations...
villes d...
On y...
de 5 à...
à 57 1/2...
à 40 c...
A Fr...
1893 4...
veau, e...
1 fr. 20...
1906, 1...
le veau...

G
Les...
naux...
commu...
medi so...
tions ou...
commu...

Cais
quier...
Adolph...
Secre...
institut...
laire, a...
Huis...
quier, c...

ist tomba. Ses employés ac- le relevèrent. Il râlaît. à l'Hôtel-Dieu, il subit à tion de la laparotomie et ndant ce temps. Quant au il se laissa paisiblement ar-

it ancien fabricant de maro- péculait à la Bourse et avait mment de grosses sommes

Il accuse M. Benoist d'être sa ruine. Les employés du isent au contraire que M. ait plusieurs fois concilié la a son client.

agne. — Les réfractaires. — Les députés de la délé- lsace-Lorraine, sans distinc- rti, ont signé une motion obtenir une amnistie com- les réfractaires alsaciens- ont quitté leur pays avant sait que les réfractaires al- rains sont sévèrement punis rs biens sont mis sous sé- le gouvernement allemand. ie en question touchera en- 00 Alsaciens-Lorrains rési- ance.

. — Accident de chemin. Les survivants de l'accident de fer de Chapleau font un vrant de ce qui s'est passé minutes après l'accident. Cinq versés s'embarquèrent; les mmes et enfants, retenus ombres, poussaient des cris à mesure que les flammes t dans leur direction. Un à brûler vif sa femme et ses s qu'il fût possible de leur ure. Un ancien soldat du iers, se mettant un linge r la figure, se précipita au flammes et réussit à déga- mener une dame, mais celle- vant que son bébé man- ça dans les flammes et ne s. Un autre voyageur, quoi- ment blessé et brûlé, coo- ment au sauvetage; il sortit personnes d'un wagon dont xtrémités étaient en flam-

que. — Dans l'Amérique- Les importateurs de fruits e Managua un télégramme laya, président du Nicara- que le général Bonilla, du Honduras, a capitulé es mains des Nicaraguayens. seul américain à Managua que le général Bonilla a ille d'Amapala et que la erminée.

LES NOUVELLES

Etranger — Les fabricants des faux billets de l'exposition sont punis de t de 30 jours à 5 ans et 9 mois

Jonin, à Paris, a été condamné amende pour résistance et ré- ue des inventaires.

e des boulangers, à Paris, n'a at attendu. Les Parisiens ont eur pain frais.

tième conférence de La Haye 15 juin au Palais de bois.

eur règne toujours en Russie. aw, les usines se ferment et lens les rues.

— Suisse. — A Lucerne, M. Sidler a été élu conseil- ler national par 8900 voix.

— 15 cas de petite vérole ont été signalés à Dorendingen (Soleure). On combat éner- giquement la maladie.

— Les ouvriers de la fabrique de produits chimiques de Monthey ont voté la grève; la direction, de son côté, a voté le lock-out gé- néral.

— On signale une amélioration sensible dans la santé de M. Zemp, conseiller fédé- ral. M. Zemp se repose à Küsnacht.

— Le Conseil d'Etat des Grisons a fixé au 26 mai la votation populaire sur la nouvelle constitution.

CANTON DE FRIBOURG

Conseil d'Etat. — (Séance du 12 avril.) — Le Conseil ordonne la levée de la quarantaine imposée par l'arrêté du 5 février 1907 sur le bétail provenant du canton de Vaud.

— Le Conseil, avisé que des cas de variole ont été constatés récemment dans quelques cantons suisses et en France, décide, en modification de son arrêté du 8 avril courant, que les vac- cinations et les revaccinations publi- ques auront lieu cette année et s'opè- reront dans le plus bref délai possible.

A Autavaux. — (Corr.) — Un aven. — Parlant de la séparation or- donnée récemment par le Conseil d'E- tat, des communes d'Autavaux et de Forel de la paroisse d'Estavayer-le- Lac, un important personnage de l'en- tourage de M. Python a dit textuelle- ment :

« Pensez donc, dans cette commune d'Autavaux, il n'y a que quatre con- servateurs, oui, seulement quatre. » !!!

Dans ces conditions, le Grand Maître a estimé et décidé que : seule la sépa- ration était capable d'expier ce forfait.

Renchérissement de la vie. — M. Zuppinger, inspecteur de police à Saint-Gall, a publié une statistique sur le même objet, indiquant les va- riations du prix de la viande dans 29 villes de la Suisse, de 1893 à 1906.

M. Zuppinger, inspecteur de police à Saint-Gall, a publié une statistique sur le même objet, indiquant les va- riations du prix de la viande dans 29 villes de la Suisse, depuis 1893 à 1906.

On y voit que le bœuf a renchéri de 5 à 40 c. par livre; le veau, de 25 à 57 1/2 c. par livre, et le porc de 15 à 40 c. par livre.

A Fribourg, le bœuf se payait en 1893 40 à 60 c.; en 1906, 85 c.; le veau, en 1893, 50 à 75 c.; en 1906, 1 fr. 20; le porc, en 1893, 75 c.; en 1906, 1 fr. C'est la ville où le bœuf et le veau ont subi la plus forte hausse.

GRUYÈRE

Les fonctionnaires commu- naux à Bulle. — Notre Conseil communal a consacré sa séance de sa- medi soir à confirmer dans leur fonc- tions ou à nommer les fonctionnaires communaux ci-après.

Caissier de Ville: M. Louis Dnpas- quier, titulaire; aide-caissier: M. Adolphe Perret, titulaire;

Secrétaire: M. Joseph Sansonnens, instituteur; M. Emile Morand, titu- laire, avait décliné une réélection;

Huissier de Ville: M. Léon Pae- quier, cafetier; M. Genilloud, titulaire,

avait aussi décliné une réélection. M. Genilloud se retire après 36 ans de loyaux et bons services.

Piqueur et surveillant des travaux: M. Jules Glasson, titulaire;

Forestier communal: M. Louis Gre- maud, titulaire;

Surveillant de l'abattoir: M. Lucien Saudan, titulaire;

Gardien du cimetière: M^{me} veuve Gremaud, titulaire;

Préposé aux horloges publiques: M. Alexandre Glasson, titulaire.

Renvoyée à plus tard la nomination du concierge des bâtiments scolaires et des gardes de nuit.

La construction du kiosque à musi- que a été adjugée à M. Pacifique Bertschy, entrepreneur, pour être terminée le 30 juin prochain.

MM. Joseph Andrey et Jean Uldry sont préposés au contrôle de la prise des taupes et mulots pour lesquels il sera payé 12 cent. par mulot et 20 cent. par taupe.

Les exploits des « chauffards ». — Nos automobilistes se- raient-ils jaloux des lauriers de leurs confères d'autres pays, en ce sens qu'ils tiennent pour peu de chose le vulgaire piéton? Ce qui est au moins certain, c'est qu'ils parcourent les rues de notre ville à une vitesse effré- née, sans même ralentir aux brusques contours et au risque d'écraser le bon public.

En attendant, ouvrons la série de leurs exploits.

Samedi, vers midi, à la montée de la Grue, à Broc, une automobile cul- bute un homme. Résultat: une côte cassée et d'autres blessures moins graves.

Dimanche, à la sortie ouest du vil- lage de Vuadens, une automobile lan- cée à toute vitesse au contour de la route, dérape et culbute dans le ruis- seau. Dégâts matériels seulement.

Ce n'est là qu'un commencement. Mais avec la bonne saison, soyons cer- tains que la liste des accidents s'al- longera, à moins que notre police se décide enfin à appliquer les règlements.

Conseil d'Etat. — Relevé parmi les décisions du Conseil d'Etat, séance du 12 avril :

M. Charles Demierre, porteur d'un diplôme fédéral de dentiste, est auto- risé à pratiquer son art dans le canton.

M. Robert Murith, député, à Gruyè- res, est nommé taxateur suppléant pour l'arrondissement de la Gruyère.

L'image de la santé et de la fraîcheur juvénile se trouve sur le visage de chaque enfant qui est nourri d'une façon normale et rationnelle. C'est contraire à la nature et à la raison de donner aux en- fants du café, carcelni-ci rend malade l'or- ganisme délicat et en paralyse le dévelop- pement. La boisson la meilleure et la plus bienfaisante pour les enfants de tout âge aussi bien que pour les adultes est, selon l'avis des médecins, le café de malt de Kath- reiner. Il ne contient rien de nuisible, il a un goût agréable et il est nourrissant.

Les tablettes Wybert

de la pharmacie d'Or, à Bâle, fêtent cette année leur 60ème anniversaire. Par le plus médiocre commencement, celles-ci ont pris une extension prodigieuse, et on les trouve actuellement dans grand nombre de pharmacies de tous les pays civilisés. — Il n'existe aucun meilleur remède contre le rhume, échauffements, maux de gorge, catarrhes. — Fr. 1.— dans toutes les pharmacies.

AVIS

Tous les aubergistes de la Gruyère, mem- bres ou non, sont priés d'assister à l'assem- blée qui aura lieu le samedi 20 cou- rant, à 2 heures après-midi, à l'Hôtel du Cheval-Blanc, à Bulle.

Tractanda : Dépôts de bière et bière à l'emporter. Divers.

Société des aubergistes de la Gruyère.

A vendre pour planter de belles pommes de terre à grand rendement.

Couronnes impériales (hâtives). Protiflé Beney (tardives). 50 kilog. 8 fr.; 25 kilog. 4 fr.; 15 kilog. 3 fr. S'adresser à Lucien Pasquier, à Bulle.

VILLE DE BULLE

Suivant décision du Conseil communal, la prise des taupes sur le territoire de la com- mune de Bulle est autorisée que du 15 avril au 15 mai.

Il sera payé 12 ct. par mulot et 20 ct. par taupe.

Le contrôle sera fait par M. Joseph An- drey, chemin des Crêtes, et M. Jean Uldry, route de Morion, les mercredi et samedi de chaque semaine.

Il ne sera pas délivré de bons pour moins de 20 bêtes.

Le Secrétariat communal.

MISES

Lundi 22 courant, dès 9 h. du ma- tin, il sera vendu en mises au domicile de Marie Déforel, veuve de Sylvestre, à Vuadens, une maison d'habitation comprenant 2 logements indépendants, avec galetas, 3 belles caves, grange, écurie, eau dans la maison. Facilité de faire un atelier ou d'autres chambres. Jardin attenant.

A la même adresse, à vendre un bon po- tager à 4 trous et une garde-robe en bois dur.

VILLE DE BULLE

La Commune de Bulle offre à louer, par voie de mises publiques :

1° Les emplacements servant de dépôts de dépôts de matériaux, situés le long de la Trême;

2° Deux parcelles de terrain, à la Lèche- rêtaz;

3° Quatre lots, pour dépôts, situés près de la voie du Tirage;

4° L'ancien chantier d'imprégnation Morard et Cie.

Les mises auront lieu à l'Hôtel de Ville, lundi 22 avril, dès 2 heures après-midi. Les conditions déposent au Bureau de Ville.

Le Secrétariat communal.

A VENDRE

faute d'emploi, une poussette anglaise très peu usagée. S'adresser au bureau du journal.

Sommelière

est demandée à la Croix-Blanche, à Epagny. Bonnes références exigées.

Les fils d'Ernest Glasson BULLE

Engrais chimiques de Fribourg la meilleure d'entre toutes les marques. Prix réduits. Engrais pour fleurs, en boîte de fr. 1.50.

La Banque de l'Etat de Fribourg

a réduit comme suit, dès ce jour, le taux des PRETS par BILLETS à ORDRE :

à 4 % l'an, plus 1/4 de com. sem. les prêts avec nantissement de titres cotés ou jouissant de garanties réelles (Oblig. hypoth., Revers, etc.);

à 4 1/2 % l'an, plus 1/4 de com. sem. les prêts avec cautionnement.

S'adresser à la Caisse centrale, Fribourg, Grand'rue 26, et chez nos agents dans les districts,

pour la Gruyère, M. Reichlen, à Bulle,

» la Glâne, M. Donzallaz, à Romont,

» la Veveyse, M. Philippon, à Châtel,

» la Broie, M. Francey, à Cousset,

» le Lac, M. Derron, à Morat,

» la Singine, M. Blanchard, à Tavel.

LA DIRECTION

CASSÉE-CONCERT

dimanche 28 avril au Lion-d'Or à LA ROCHE Invitation cordiale. E. ROULIN

On demande

pour le 1er juin, une sommelière con- naissant la cuisine, pour auberge de campa- gne. S'adresser à M. DOUSSE, Brasserie Beau- regard, Bulle.

On demande à Genève

jeune fille sachant cuisiner, pour tout le service d'un petit ménage. Bon gage. Ecrire sous Vc 11958 X, à Haasenstein et Vogler, Genève.

Mises publiques.

An domicile actuel des Hoirs de feu Henri Moret, dit à Jean-Joseph, à Vuadens, situé proche de la fromagerie du village, il sera vendu au comptant par enchères publi- ques volontaires, mardi 23 avril pro- chain, dès 9 heures du matin, tout le solde de leur mobilier de ferme tels que : luge, herses, harnais, colliers pour vache, clochet- tes, cordes, ustensiles à faire les foins, etc., dont le détail serait trop long. Vuadens, le 15 avril 1907. Hoirs Moret.

A vendre

une charrue "Brabant", du nou- veau système, garantie pour la marche. S'adresser chez M. François SAUDAN, maréchal, à Bulle.

A VENDRE

à 20 minutes de Bulle, une jolie propriété de 7 poses. Bon rapport. Bel emplacement et belle position pour n'importe quel métier et pouvant sous-louer deux logements. S'adresser à l'agence de publicité Haa- senstein et Vogler, à Bulle.

A louer :

en ville, pour entrer de suite, un appa- rement de 4 chambres et cuisine, avec chambre aux mansardes si on le désire. S'adresser à l'agence de publicité Haa- senstein et Vogler, à Bulle.

Bonne choucroûte

et compôte aux raves. S'adresser chez Mme Henni-Zaugg, maison Enkari, rue de Vevey, Bulle.

Les Fils d'Ernest Glasson BULLE

Fournitures pour usines, courroies de transmission, lanières, huiles pour machines.

ON DEMANDE

quelques bons ouvriers menuisiers et charpentiers chez Henri ROSAT, en- trepreneur, Château-d'Ev.

Pour les annonces et réclames s'adresser à l'agence de publicité Haasenstein & Vogler, à Bulle, grand' rue 29, ou au bureau du journal.

MISES PUBLIQUES

Le soussigné exposera par voie de mises publiques le vendredi 19 avril à 1 heure de l'après-midi, à son domicile à la Combaz à Morlon, son bétail et chédail ci-dessous désigné: une vache portante et une génisse d'un an, deux charrues à échelles, une commode, un lit, un buffet, outils de fanage, un harnais de vache et autres objets trop long à détailler.

L'exposant: Louis DUDING.

Leçons de piano, violon, viola, violoncelle, orgue, flûte, mandoline, guitare, chant, harmonie et solfège.

S'adresser en toute confiance à Monsieur Arnold Bosson, professeur de musique, Grand' rue 49, Bulle.

AVIS

Les personnes qui ont déposé divers objets au Cheval-Blanc, à Bulle, sont priées de les retirer dans le courant de ce mois, contre remb. des frais, sinon on en disposera.

A vendre

à La Tour de Trême, maison d'habitation à 2 logements, au milieu du village, avec grand jardin. S'adresser au Café de La Tour-de-Trême.

A vendre:

une forte ânesse de 8 ans, à deux mains. S'adresser à Ursule BRASEY, Morlon.

Avis aux tailleuses.

La soussignée avise les tailleuses de la ville et de la campagne qu'elle a dès ce jour un dépôt de **MANNEQUINS** à des prix modérés.

A la même adresse dépôt de lavage chimique.

Céline BEAUD-RUFFIEUX
Epicerie, rue de Gruyères, Bulle.

Houilles

Cokes

Anthracites

Boulets d'anthracite

Charbon de bois

Briquettes

Chez Jos. REMY, voiturier
BULLE

VARICES

ULCÈRES - PHLÉBITES

Plaies, jambes ouvertes

GUÉRISON ASSURÉE

par le

Thé antivariqueux 1 fr. la boîte

avec la

Pommade antivariqueuse 1.50 le pot.

Vente exclusive:

E. ROKNHABER droguiste

diplômé.
13, Rue de la Tour-Maitresse, Genève

Leçons écrites de comptabilité américaine. Succès garanti. Prospectus gratuits.
H. Frisch, expert compt., Zurich. B91

FOIN

s'adresser à la maison d'importation directe **Nef Schneider & Co** à Thonon (Suisse).

A louer

à BROU, un joli appartement de 3 pièces. S'adresser au Café de l'Union Brou, vis-à-vis de la fabrique.

A LOUER

de suite un appartement de 3 pièces cuisine, cave, tûcher, mansarde. S'adresser à l'Imprimerie de La Gruyère.

SEMENCES

Froment du printemps et Avoine supérieure à grand rendement.

J. CROTTI, BULLE

VENTE JURIDIQUE

4 domaines à Gumefens et Avry-dev.-Pont.

L'Office des faillites de la Gruyère vendra en mises publiques, **lundi 22 avril**, à 2 heures, à l'auberge de la Cigogne, à Gumefens:

Un beau domaine,

29 poses, maison d'habitation, 2 granges, écuries. Eau intarissable.

Prix d'estimation fr. **40,000.**

Un domaine

20 poses, maison d'habitation, grange, écurie, eau intarissable.

Prix d'estimation fr. **40,000.**

Un domaine

12 poses, maison d'habitation, grange, écurie.

SCIERIE, machine à battre, force 12 HP. Réservoir.

Prix d'estimation fr. **25,000.**

Un domaine

31 poses, maison d'habitation, grange, écurie.

Prix d'estimation fr. **45,000.**

VENTE JURIDIQUE BOIS

L'Office des faillites de la Gruyère vendra en mises publiques, **vendredi 19 avril**,

93 m³ de billons et carrons

divisés en lots, sur les territoires de Sorens, Gumefens et Avry-dev.-Pont.

Rendez-vous des miseurs, à 9 heures du matin, à l'auberge de Sorens.

SEMENCES

GRAINES FOURRAGÈRES

contrôlés par les établissements fédéraux de Lauanens et Zurich,

garanties de pureté et germination.

Trèfle perpétuel, trèfle de Styrie, trèfle hybride, luzerne de Provence, fenasse, raygras fromental, esparcotte, tymothé, dactyle, fétuque des prés, pois.

Chanvre du pays et d'Allemagne, graines de lin.

Prix avantageux. — Rabais par quantité.

Chez **Vve Louis Treyvaud**, 38, Grand'Rue, Bulle.

Vin blanc

de raisins secs Ia

à Fr. 20.— les 100 lit.

pris en gare de Morat contre remboursement. — Fûts à disposition.

Analysé par les chimistes.

OSCAR ROGGEN, MORAT

Vin rouge

(Garanti naturel, coupé avec

vin de raisins secs)

à Fr. 27.— les 100 lit.

Echantillons gratuits et franco.

[256]

C'est au magasin de Chaussures

Th. Sottas-Thalman, à Bulle

maison Barras, en face du Cheval-Blanc

qu'on trouvera le plus bel assortiment de chaussures élégantes, solides et surtout à bon marché.

Choix énorme d'articles de saison

provenant des meilleures fabriques de la Suisse et de l'étranger.

Chaussures de luxe. — Souliers de travail.

Prix très modérés.

La maison se charge des réparations.



La Verrerie de Semsales

S.-A.

engagerait quelques jeunes gens de 16 à 20 ans. S'adresser au bureau.



UN PRODUIT QUI N'A PAS sa réputation toujours grandissante c'est bien notre merveilleux

BONBON DES VOSGES

Aux bourgeois de Vosges. En vente partout. Contre rhumes, toux, catarrhes, etc. Goût agréable.



Déposé [H238X] Avis: Tout bonbon ne portant pas le mot VOSGES entre nos initiales B. et P. est une imitation inférieure à refuser. [105]

Vente en gros: BRUGGER & PASCHE, fabrique de confiserie, Genève.

Frêne, Orme, etc.,

se p'teau en grame, est demandé à acheter par M. Eugène Demierre, charbon, à Bulle. [H455B]

On demande pour le 20 avril une jeune fille

propre et fidèle, sachant déjà un peu cuire, pour faire tout les travaux d'un ménage. S'adresser à M. Albert Overny Savoy, Café des Trois Suisses Travers (Neuchâtel).

On louerait

à titre de séjour d'été, dans une exposition saine, agréable et tranquille, non loin de la gare de Sâles, un appartement meublé de six pièces, plus cuisine et dépendances, avec jardin à volonté et service de voitures. Prix très modéré. S'adresser sous chiffres H. 489 B. à l'Agence de publicité Haasenstein et Vogler à Bulle.

Un bon ouvrier menuisier

est demandé de suite chez J. Fragnière, entrepreneur, Bulle.

On demande à acheter

une certaine quantité de lattes. S'adresser à M. Joseph CROTTI, président du Comité des constructions, fête cantonale de gymnastique, Bulle.

ON DEMANDE

pour de suite une ouvrière ou une ratteuse tailleur. S'adresser à Mme WICHT-GROSS, tailleur, à Broc.

A VENDRE

quelques meubles usagés, mais en bon état, tels que 3 lits complets, 1 canapé, 1 lavabo et 1 gradin. S'adresser ébénisterie POFFET, rue du Tir, BULLE.

Jardinier

Le soussigné vient de s'établir à Bulle. Il se recommande pour tous les travaux concernant son état. V. GACHET à la Condémine.

Grande Teinturerie O. Thiel, Neuchâtel.

Lavage chimique - Etablissement de premier ordre en Suisse.

Pour prospectus et renseignements, s'adresser au bureau de l'Usine, Faubourg du Lac 15 et 17, Neuchâtel.

Dépôt pour la Gruyère: A. Fleury, march-tailleur, Bulle.

au bureau du journal.

rerie de Semsales

S.-A.

quelques jeunes gens de 16 à 20

r au bureau.

SAVON D'OR
Schuler

Sans changement
à 35 cts. le double,
à 40 cts. le gros morceau.

PRODUIT QUI N'A PAS
sa réputation
toujours
grandissante
c'est bien notre
merveilleux

ON DES VOSGES

contre
rhumes, toux,
catarrhes, etc.
Goût
agréable.

Déposé [H238X]
bonbon ne portant pas le mot VOSGES
les B. et P. est une imitation inférieure
[105]
gros : BRUGGER & PASCHE,
de confiserie, Genève.

e, Orme, etc.,

en gramme, est demandé à
par M. Eugène Demierre,
[H455B]

ande pour le 20 avril une

une fille

elle, sachant déjà un peu coire,
on les travaux d'un ménage.
M. Albert Overny Savoy, Café
Travers (Neuchâtel).

n louerait

pour d'été, dans une exposition
ble et tranquille, non loin de la
s, un appartement meublé de six
maison et dépenses, avec jar-
et service de voitures. Prix

sous chiffres H. 489 B. à l'A-
slicité Haasenstain et Vogler à

ouvrier menuisier

de suite chez J. Fragnière,
Bulle.

mande à acheter

quantité de lattes.
à M. Joseph CROTTI, prési-
ité des constructions, fête can-
maistique, Bulle.

DEMANDE

une ouvrière ou une rat-
illeuse.
à Mme WICHT-GROSS, tai-
ce.

VENDRE

meubles usagés, mais en bon
de 8 lits complets, 1 canapé, 1
radin.
ébénisterie POFFET, rue du

Jardinier

né vient de s'établir à Bulle,
ande pour tous les travaux con-
stat.
GACHET à la Comédine.

1.

n Suisse.

el.



Supplément bimensuel gratuit à LA GRUYÈRE

Abonnements à l'Echo littéraire seul : 1 fr. 50.

LES Enfants martyrs

PAR
JULES MARY.

Bertine tremblait de tous ses membres... Elle le connaissait le cachot où l'on enfermait, pour les punir, les enfants de l'Assistance, à la fabrique Laverjol.

Non point qu'elle en eût été punie, déjà. Elle était douce et timide, ne répondait jamais aux observations et baissait la tête devant les injustices contre lesquels même son cœur se révoltait.

Mais un jour, elle avait été envoyée là, avec une autre fillette, pour y mettre un peu de propriété. Elle l'avait vu et elle en avait gardé un sinistre souvenir.

C'était une sorte de caveau qui jadis avait servi de cellier et qui se trouvait au nord de la fabrique, dans un recoin où l'on jetait les ordures et les détritres de toute sorte. Jamais le soleil n'arrivait jusque-là et tout autour régnait, même pendant les plus grosses chaleurs de juillet et d'août, une humidité perpétuelle. On y descendait par trois ou quatre marches.

Le caveau avait quatre mètres de long sur trois mètres de large. Un trou carré, percé dans l'épaisseur de la muraille, y jetait une lumière incertaine qui, du matin au soir, alors que le ciel resplendissait au dehors, entretenait un crépuscule, presque la nuit. Cinq ou six planches dans le fond reposaient sur quatre madriers. Par-dessus les planches une simple paille garnie de paille de maïs. C'était le lit du petit prisonnier, avec une seule et mince couverture. Pour nourriture, l'enfant recevait, le soir, en entrant là pour y passer une nuit peuplée de sanglots et de cauchemars, un morceau de pain sec. Et, le matin, on l'en retirait pour le conduire aux ateliers où il travaillait douze heures, comme les autres. Quand l'enfant était puni pour la troisième ou quatrième fois, Mabillot ne lui faisait pas donner de pain !

Le cachot était situé sous des greniers où l'on remisait les fourrages et l'avoine destinés aux chevaux de la fabrique. L'avoine attirait dans ces greniers d'innombrables légions de rats qui y régnaient en souverains et qui, à force de ronger, avaient fini par pratiquer dans les murs des couloirs qui venaient aboutir au cachot. Souvent, la nuit, ils y descendaient. La présence d'un petit prisonnier ne les effrayait pas, et parfois l'enfant était réveillé — car l'épouvante finissait par le céder à la fatigue — par le frôlement des corps

9 velus, horribles caresses qui glissaient sur ses mains et sur son visage.

C'était là qu'on avait enfermé Charlot. Par bonheur, ce ne fut que pour un jour seulement.

Mais le petit sortit du cachot avec de la rancune plein le cœur contre Mabillot et non moins de rancune contre Julien.

Le soir, lorsqu'il put s'échapper, — et il fallait pour cela qu'il usât de ruse, il fallait qu'il trompât la surveillance du contremaitre et sautât par dessus un mur qui clôturait le jardin même de Mabillot, il courut chez Bertine.

Les pieds de la petite allaient mieux. Elle ne souffrait plus autant. Mais elle était inquiète de son ami Charlot.

Elle fut bien heureuse de le voir arriver. Elle fut en même temps effrayée.

— Charlot, dit-elle, les apprentis ne peuvent pas sortir le soir. Tu as donc une permission ?

— Je ne l'ai pas demandée. On me l'eût refusée.

— Tu t'es échappé ?

— Mon Dieu, oui, ce n'est pas difficile, va. De telle sorte que, comme personne ne nous compte lorsque nous montons dans notre dortoir, personne ne s'apercevra de ma disparition... Et je puis rester auprès de toi aussi longtemps qu'il te plaira...

— Tu n'as pas peur ?

— Non, dit le petit avec indifférence.

Elle le considéra, les yeux pleins de l'admiration que lui inspirait cette bravoure.

— Est-ce que le tortillard t'as laissée tranquille aujourd'hui.

— Oui, mais il a un air que je ne lui connaissais pas... Il me regarda en souriant... Et j'aimerais mieux qu'il ne rie pas.

Julien les écoutait. Il ne quittait pas Bertine des yeux.

— Je veux te soigner, dit Charlot, laisse-moi faire, veux-tu ?

— Puisque cela te fait plaisir.

Il enleva les linges qui couvraient les petits pieds de Bertine, les pauvres pieds tuméfiés dont la peau se décollait par places. Il les tamponna avec de l'huile qu'il alla prendre dans une bouteille qu'elle lui indiqua, puis, avec des soins maternels, il remit les bandes sur la ouate, prenant garde de serrer trop fort.

Ils ne s'occupaient plus de Julien. Celui-ci s'était dirigé vers la porte, l'avait poussée et il était sorti. Aussitôt il prit sa course vers la fabrique.

Ce fut au bout d'une heure qu'ils s'aperçurent de son absence, mais cela ne les inquiéta point.

Ils restaient assis dans l'obscurité, se tenant

par la main ; leur cœur volait l'un vers l'autre ; ils échangeaient d'une lente et timide pression, leur tendresse ; ils n'avaient pas besoin de parler, ils se comprenaient. Tous deux ils étaient bons, droits et gais, et tous deux sentaient déjà confusément qu'ils éprouveraient un grand chagrin, un violent désespoir, si la vie les séparait et les empêchait de continuer le gentil roman d'amour enfantin dont ils avaient entamé les premiers chapitres.

Charlot serait bien resté jusqu'au lendemain. Ce fut Bertine qui lui conseilla de partir.

— Laisse-moi encore un peu près de toi, je suis si bien !

— Moi aussi, Charlot, je suis heureuse de t'avoir auprès de moi. Je n'ai jamais eu de meilleurs moments dans ma vie. Je ne sais pas pourquoi. Et toi, le sais-tu, Charlot ?

— Non. Mais vois-tu, Bertine, on aura beau faire maintenant, je veux vivre avec toi. Quand même ils m'enverraient au bout de la France, je saurais bien revenir et te retrouver.

— Pour qu'on ne nous sépare pas, Charlot, il faut que nous obéissions bien à M. Mabillot ; il faut que tu ne sautes plus par dessus les murs, comme tu l'as fait... pour éviter les punitions... Il faut travailler pour devenir de bons ouvriers, gagner notre vie.

— Et quand nous aurons l'âge, si tu veux, ma Bertine, pour qu'on ne nous reprenne pas l'un à l'autre, nous nous marierons et nous nous aimerons bien.

Elle pencha sa jolie tête de vierge souffreteuse sur l'épaule de Charlot et dit, dans un vague sourire :

— Oui, mon Charlot, nous nous marierons et nous serons heureux, heureux toujours, l'un près de l'autre...

Et revenant un peu à elle, sortant de ce gentil rêve :

— Je t'en prie, Charlot, il faut que tu partes. J'ai une peur affreuse qu'on te surprenne...

— Ne crains rien, mais, pour te tranquilliser, je m'en retourne.

Et, en effet, il s'en alla en courant.

— Et ce Julien qui ne revient pas, murmura Bertine qu'agitait le pressentiment de quelque nouvelle méchanceté.

Elle ne se trompait pas, du reste.

Lorsque Charlot passa sur la route en se dépêchant de rentrer à la fabrique, une ombre se leva du fossé derrière lui et parut le regarder aussi longtemps que le permit l'obscurité de la nuit.

C'était Julien. Le petit garçon revint à St-Remy rentra chez Bertine, ne dit mot et se coucha.

Le jardin potager de Mabilot est entouré de murs délabrés, dont les pierres disjointes forment autant de marches qui permettent de l'escalader aisément.

Il faut sauter par dessus le mur dans le jardin, traverser celui-ci dans toute sa longueur, en laissant à droite la maison du contremaître, et gagner à l'autre bout une brèche assez haut percée pour de là pénétrer dans l'intérieur de la fabrique.

C'était une besogne aisée, car Charlot était agile comme un chat.

Tout se passa d'abord sans encombre. Mais au moment où d'un bond, sans même se servir des pierres disjointes, il se laissait tomber dans la fabrique et se disposait à traverser la cour pour gagner le dortoir, il se sentit saisir par le bras.

En même temps, un poing énorme s'abattait sur sa tête, le frappait à coups redoublés avec une violence inouïe, et l'enfant, assommé, s'éroulait évanoui.

C'était Mabilot, prévenu par Julien, et qui veillait.

Il ne s'occupa même pas de savoir s'il avait tué l'enfant ; il le prit sur son épaule ; par le nez et par la bouche, le pauvre rendait du sang qui coulait dans le dos sur la veste du contremaître.

Il le transporta ainsi jusqu'au cachot, ouvrit la porte et alla jeter son fardeau sur la paillasse. Il referma et reparti se coucher.

Charlot ne revint à lui que très tard. Il avait la tête tout endolorie ; à peine pouvait-il soulever ses paupières gonflées. Cependant, il se rendit compte bien vite de ce qui s'était passé.

— Je suis au cachot, se dit-il, Bertine avait raison... J'aurais dû m'en aller plus tôt... Mais il y a encore du tortillard là-dessous. Il me le paiera à la prochaine occasion.

Il savait trouver une cruche en grès pleine d'eau dans le fond du caveau. Il se débarbouilla du sang qui s'était coagulé sur son visage et dans son cou. Cela lui fit un peu de bien.

Mais les douleurs de la tête étaient si puissantes qu'il ne put fermer les yeux. Puis les rats rôdaient autour de lui. Et il en avait une peur horrible, même pendant le jour. La vue d'un rat le faisait frissonner de la tête aux pieds, et il devenait tout pâle.

Le matin, on vint le chercher, Mabilot l'attendait dans l'atelier, à la pareuse.

— Tu resteras huit jours au cachot. Et si je t'y reprends, tu en auras pour un mois avec privation du souper un jour sur deux... Et je te préviens de plus que si tu continues de donner, ainsi que tu le fais depuis ton entrée dans la maison, des marques d'insubordination, je te renverrai au directeur de l'agence, qui demandera ton internement dans une maison de correction.

Charlot frémit. Pourtant il eut le courage de répondre :

— Monsieur Mabilot, je n'ai pas fait tant de mal cette fois-ci. Le premier jour je m'étais battu, et je comprends que vous m'avez mis au cachot, mais hier j'étais allé voir ma petite Bertine, qui est malade...

— Ah ! oui, Bertine, le scandale de la fabrique avec ses moeurs... J'aurai l'œil sur elle...

Et il passa, ne s'occupant plus de Charlot.

Ce furent huit nuits cruelles, mais enfin il reprit son existence ordinaire. Seulement il se sentait surveillé par Mabilot. L'homme et l'enfant se haïssaient.

Bertine, elle aussi, en boitant un peu, avait repris son service.

A midi, quand elle alla s'asseoir dans le coin ombragé de la cour, Charlot essaya bien de l'y rejoindre.

Il trouva Mabilot sur son chemin.

— Où vas-tu ?

— Dire bonjour à ma petite amie.

— Je te le défends.

— Pourquoi, monsieur ? dit Charlot, les poings serrés.

— Pourquoi ? Tu m'interroges ? Veux-tu retourner au cachot ?

— Je ne fais aucun mal en parlant à Bertine. Pourquoi m'en empêchez-vous ? Votre cachot ne me fait pas peur. Plus souvent vous m'y enverrez et plus vite je m'y accoutumerai...

Et il regardait Mabilot sans baisser les yeux.

— Tu me braves, je crois ?

— Non, je suis dans mon droit. Je le sais.

Mabilot lui envoya un coup de poing qui l'eût renversé. Mais Charlot l'esquiva.

— Vous êtes un méchant homme, monsieur Mabilot... Si, au lieu d'être des enfants qui n'ont ni père ni mère, abandonnés par tout le monde, protégés par personne, nous avions des gens pour nous défendre, vous n'oseriez pas nous battre...

L'autre avait des éclairs dans les yeux.

— Pourquoi cela, raisonneur ?

Charlot resta une seconde silencieux comme pour donner plus de force à ce qu'il allait dire, si froidement, avec le courage d'un homme, il lui jeta le mot en pleine figure :

— Parce que vous êtes un lâche, monsieur Mabilot...

Le contremaître fit un pas vers lui. Charlot se sentit perdu. Il s'attendait à quelque terrible représaille, mais il fut brave jusqu'au bout, se croisa les bras.

Au même moment, la cloche vibrante sonnait la rentrée des ouvriers. Ceux-ci envahissaient la cour.

Mabilot n'osa rien faire.

— C'est bon, c'est bon, petit... Je me souviendrai de tout cela.

Charlot venait de se créer un ennemi mortel. Il le comprit, certes, dans sa vive et précoce intelligence.

Il secoua la tête. Ce geste semblait dire :

— Je me défendrai !

Et il tourna son regard vers Bertine, qui, du fond de la cour, avait saisi et compris tous les détails de cette scène ; l'enfant venait de se lever pour regagner les ateliers.

Elle appuya sa main sur sa bouche et envoya vers Charlot un baiser à pleines lèvres.

Il le lui rendit, bravant Mabilot, qui le regardait.

— C'est bon ! c'est bon ! fit le contremaître.

Et à partir de ce jour on eût dit que pour lui, dans la fabrique, il ne se trouvait plus d'autres ouvriers, d'autres apprentis que Bertine et Charlot... Il ne rêvait que d'eux... Il ne surveillait qu'eux... Il ne punissait qu'eux...

Bertine et Charlot ne se parlaient plus et Mabilot avait défendu à Bertine d'aller manger son déjeuner au fond de la cour.

Les deux enfants ne se voyaient même plus, car le contremaître avait changé la petite fille de service et l'avait envoyée au blanchissage, sous prétexte qu'elle était trop maladroitte à la chaîne et qu'elle gâtait la besogne.

Des jours, des semaines, des mois se passèrent ainsi qui leur semblèrent bien longs.

La surveillance de Mabilot ne se relâchait pas. Il y mettait de la férocité. Tout d'abord, il avait pris l'habitude de monter au dortoir, après le coucher des enfants, et il s'assurait par lui-même que Charlot était bien là.

Il se couchait très tard et ne s'endormait jamais que la fenêtre ouverte sur le jardin ; il avait le sommeil léger et il eût été réveillé par le moindre bruit dans les allées.

Du reste, il apparaissait maintenant toutes les nuits dans le dortoir, longtemps après que la cloche avait sonné le coucher et alors qu'il supposait que les enfants devaient le croire lui-même plongé dans le sommeil.

Mais il ne put constater de nouvelle incartade. On eût dit que Charlot avait renoncé à voir son amie Bertine.

Et comme l'enfant était très travailleur, il n'avait pas eu l'occasion, cherchée, de le punir de nouveau.

Afin de ne point s'astreindre à une surveillance constante, mais pour être sûr que Charlot ne s'échapperait plus la nuit, il avait fait l'acquisition d'un énorme dogue qui restait enchaîné pendant tout le jour, mais qu'il lâchait le soir dans l'intérieur du jardin potager. C'était un chien de garde redoutable, ne connaissant que Mabilot et qui se fût jeté sur les inconnus traversant le jardin à portée de ses terribles crocs.

Il n'avait eu garde de prévenir Charlot. Mais, dans les ateliers, on connut vite la présence de « Bull ».

A partir de ce jour, Mabilot pouvait ne plus être aussi exact à surveiller le dortoir des garçons. Comme il n'y avait que le potager par lequel on pût s'enfuir de la fabrique, il était sûr que l'accès du potager était désormais inaccessible.

Charlot avait trop de malice pour ne se point douter que Mabilot avait surtout pensé à lui en achetant ce dogue.

Un jour que le contremaître traversait son atelier, le jeune garçon lui dit :

— Il paraît que vous avez un beau chien, monsieur Mabilot ?

— Oui. Et si tu veux t'y frotter, je te le permets, dit le contremaître avec un regard venimeux.

Charlot se mit à rire en haussant les épaules :

— Oh ! moi, dit-il, j'adore tant les chiens qu'ils le voient tout de suite et que les plus féroces ne me font jamais de mal.

— Essaie !

Charlot grommela entre les dents :

— Oui, j'essaierai. Ne crains rien. J'y pense.

Mais heureusement, Mabilot n'entendit pas.

Pendant ces mois sur lesquels il nous faut passer rapidement, Bertine, de son côté, fut assez tranquille. Les Placide étaient revenus, Placide d'abord, la femme un mois après. Mais ils étaient mal guéris. Le poison lent les avait trop profondément atteints. Les rechutes étaient fréquentes.

Le père et la mère étant là, Julien n'avait osé rien entreprendre contre Bertine.

Celle-ci se fût trouvée relativement heureuse si elle avait pu, de temps en temps, s'entretenir avec Charlot.

Ils s'écrivaient de courtes lettres que des enfants, se faisant leurs complices, se chargeaient de remettre à l'un et à l'autre, mais cela ne suffisait pas.

Si près toute la journée dans la même maison et rester des mois sans se parler ni se voir, cela leur paraissait dur. Elle s'en plaignait doucement, dans ses lettres.

Charlot répondit :

« Ne t'impatiente pas. Je cherche le moyen de te rapprocher de toi. Je le trouverai bientôt. Si tu savais comme je voudrais revoir ton gentil visage qui est si doux, et caresser tes mains qui sont si petites et me serrer contre toi... Il me semble que je ne t'ai pas vue depuis des années. »

Quel moyen comptait-il trouver, le hardi garçon ?

Voici ce qu'il avait imaginé depuis qu'il avait vu se ralentir la surveillance de Mabilot et depuis surtout qu'il avait vu cesser complètement ses visites nocturnes, ce que les enfants appelaient « le contre-appel du singe ».

Pendant la journée, il prélevait sur sa maigre pitance une moitié de son pain, et les rares fois où il leur était distribué de la viande, une partie de celle-ci. Il cachait tout cela dans la poche.

La nuit il se réveillait, descendait, s'en allait

rôder autour quand le cl tout.

La première entendue érolantes du mées. Les mabant sur deélançé vers il fit un si jambe de C

Charlot dortoir.

— Maze s'il avait e son. Il ne f

Cependaeut assez d une second même scén

La trois dogue, don pas de gro

— Il y a Et c'est

pour lui de dre patient

Alors, t descendit.

mais il dor inspirait l' geait plus.

— C'est seignera

Et, main contrema s'empêche

— Toi, feu.

Cela co et des nu

habitué à les nuits à

là, se trou Il ne gr

grimper d Et quan

crête, il re longueur

longueur était enco

— Tais de ses cri

Et « Br Toutes

lui parla, de sa voix

Mais C descendre

ques. Qu'arri

— Ma nous pour comme de

Une nu ment la la

de se refe — S'il

mon cout Et, ain

Dans le Charlot l

l'englouti l'attrape

guettant — C'es

bravemen que tu n'

Et, sa couteau,

roder autour du jardin, grimpait sur la brèche, et quand le chien passait à portée, il lui jetait le tout.

La première fois il eut peur. « Bull » l'avait entendu érafler avec ses souliers les pierres saillantes du mur, dont quelques-unes s'étaient effritées. Les morceaux avaient fait du bruit en tombant sur des bouteilles cassées. Le dogue s'était élancé vers la brèche en aboyant avec fureur. Et il fit un si prodigieux bond qu'il faillit saisir la jambe de Charlot dans sa puissante mâchoire.

Charlot dégringola et se hâta de regagner le dortoir.

— Mazette! murmura-t-il en courant comme s'il avait eu le chien à ses trousses, Mabillo! a raison. Il ne fait pas bon de s'y frotter.

Cependant, il ne se découragea pas. Quand il eut assez de pain et assez de viande pour tenter une seconde expérience, il redescendit. Ce fut la même scène que la première fois.

La troisième fois, pareillement. Toutefois, le dogue, dont le flair reconnaissait l'enfant, ne cessa pas de gronder, mais sourdement.

— Il y a un progrès, disait Charlot.

Et c'est à ce moment qu'il écrivit à Bertine pour lui donner du courage, pour lui faire prendre patience.

Alors, toutes les nuits, régulièrement, Charlot descendit. Il n'avait pas toujours de viande, mais il donnait son pain. Dans la fièvre que lui inspirait l'espoir d'un succès prochain, il ne mangeait plus. Tout passait à « Bull ».

— C'est un moyen de se faire maigrir que j'enseignerai aux gens trop gras! se disait le gamin.

Et, maintenant pendant la journée, quand le contremaitre passait près de lui, il ne pouvait s'empêcher de lui jeter un regard narquois.

— Toi, mon bonhomme, tu n'y verras que du feu.

Cela coûta à Charlot bien des repas inachevés et des nuits sans sommeil, mais le chien s'était habitué à lui. Comme l'enfant se présentait toutes les nuits à la même heure, « Bull », à cette heure-là, se trouvait à la brèche, couché dans l'allée.

Il ne grognait plus lorsqu'il entendait le garçon grimper derrière le mur.

Et quand il voyait sa silhouette apparaître à la crête, il remuait la queue, s'étirait de toute la longueur de son robuste corps, baillait de toute la longueur de sa formidable mâchoire. Et comme il était encore jeune, une fois même, il jappa.

— Tais-toi, « Bull », dit Charlot aussi effrayé de ses cris de joie que ses aboiements de fureur.

Et « Bull » se tut.

Toutes les nuits, à partir de celle-là, Charlot lui parla, pour que le chien s'accoutumât au son de sa voix.

Mais Charlot ne s'était pas encore hasardé à descendre. A l'abri sur son mur il défiait les attaques.

Qu'arriverait-il s'il descendait ?

— Ma foi, il faut bien que j'essaie. Autrement, nous pourrions nous regarder pendant des années comme des chiens de faïence!

Une nuit il ouvrit son couteau, attacha solidement la lame pour la tenir droite et l'empêcher de se refermer.

— S'il se jette sur moi, tant pis, je lui plante mon couteau dans le ventre!...

Et, ainsi armé, il grimpe.

Dans le jardin « Bull » est assis et l'attend. Charlot lui jette son pain. « Bull » le happe et l'engloutit. Charlot lui jette sa viande, « Bull » l'attrape au vol et remue la queue, la tête en l'air, guettant une autre proie.

— C'est tout, mon vieux, dit Charlot, en sautant bravement dans le potager... c'est tout, à moins que tu n'aies envie de tâter de mes mollets...

Et, sa main crispée autour du manche de son couteau, il attend.

Mais « Bull », au lieu de se précipiter sur lui, se met à gambader autour de l'enfant avec une folie de jeune chien. Charlot est obligé de l'appeler et de lui serrer la gueule pour l'empêcher de crier. Le chien obéit.

Charlot reste longtemps auprès de lui. Il va, vient, se promène dans le potager.

« Bull » le suit gravement, sans se rendre compte qu'il trahit son maître.

Puis Charlot l'embrassa sur le museau et s'en va.

— Demain, mon vieux « Bull », je reviendrai et cette fois tu me laisseras sortir, hein? Demain, c'est jour de viande.

Il rentra au dortoir. Mabillo! pas plus que les autres nuits, ne s'est aperçu de son escapade.

Et le jour suivant, Charlot et Bertine s'étaient croisés par hasard dans la cour, sous l'œil menaçant du contremaitre, ils ne s'étaient rien dit, mais le petit avait un regard si triomphant, sa physionomie était si joyeuse que la jeune fille se dit :

— Bien sûr, il prépare quelque chose...

IV

Bertine vient de passer quelques mois tranquilles, pendant que les Placide se trouvaient là; mais le père fut bientôt repris de sa colique de plomb et renvoyé à l'hôpital.

La mère n'avait pu reprendre son travail à la fabrique; elle était trop faible; cela l'eût tuée. Du reste, elle n'avait plus qu'un souffle, à peine assez de force pour faire des commissions dans Saint-Remy; elle revenait, à chaque fois, harassée, hors d'haleine.

Courageuse, habituée depuis tant d'années à être malade, elle tenait bon quand même. Mais c'était une lampe à laquelle l'huile allait manquer.

Pendant que Placide était encore à l'hôpital, elle s'alita. Ce ne fut pas long: le lendemain, elle était morte.

Et de nouveau, Bertine resta seule avec Julien. Celui-ci n'avait pas semblé s'apercevoir de la mort de sa mère. Cette catastrophe avait glissé sur son âme sans l'émouvoir. Il n'avait pas pleuré. Il avait regardé seulement partir le cercueil d'un œil morne, comme ne comprenant pas.

Et vraiment il ne comprenait pas. Son intelligence n'allait pas jusque-là. Il refusa d'aller au cimetière et s'accroupit devant la porte pendant que le cortège se dirigeait vers le village.

(A suivre.)



Les deux trésors.

Tout le temps que dura le partage des biens que leur avait laissés leur oncle, Bernard et Numa Champbleu, les deux cousins, eurent ensemble mille ennuis. L'un des cousins, Numa, possédait cependant un caractère facile, mais Bernard exprima de telles exigences et demanda tant de choses qu'il y eut maintes fois matière à discussion.

Les biens à partager ne consistaient qu'en un vaste terrain situé au sortir de la ville et dont la culture avait été tellement négligée pendant les dernières années, qu'il ressemblait plus à une jungle qu'à un champ. Des herbes folles avaient tout envahi, et des légumes, qui s'étaient reproduits d'eux-mêmes, montés, tordus, revenus à l'état sauvage, étendaient de tous côtés leurs tiges et leur feuilles vigoureuses, épanouies en pleine liberté, mais impropres à tout usage alimentaire.

A première vue, la division du sol en deux parties égales n'offrait aucune difficulté. Il suffisait de tirer une ligne au cordeau au milieu, du nord au sud, toute l'étendue ayant même pente, même exposition et même sorte de terre. La nature

semblait elle aussi s'être complaisamment prêtée à la circonstance, car un ruisseau courait, par bonds rapides aux reflets d'acier et d'argent clair, d'un bout à l'autre de la propriété. Il la sillonnait presque en ligne droite et à égale distance des deux fossés dont les creux herbus faisaient bor-

à l'est et à l'ouest. Bernard exigeait ce morceau, cet autre. Il dédaignait complètement le ruisseau, mais voulait trois angles sur quatre, en consentant volontiers, d'ailleurs, à ce que le troisième fût isolé du reste de son lot. Il traça un plan si bizarre du partage comme il le concevait que Numa s'insurgea et tenta de lui faire abandonner ces idées biscornues. En fin de compte, Bernard, après avoir consenti quelques modifications très minimes, s'entêta et obtint gain de cause. Le terrain fut divisé par une ligne tortueuse, tout le ruisseau échut à Numa, et les trois angles convoités devinrent la propriété de son cousin.

Ce qui intrigua le plus les habitants de la petite ville, tout de suite au courant de la lutte, fut que Bernard ne voulut fournir aucune explication. Il se refusa nettement à donner les raisons de ses exigences, et, à peine en possession de l'héritage foncier et des vingt mille francs liquides qui s'y joignaient, il fit entourer la propriété d'un mur, se construisit lui-même une habitation des plus simples, une pièce avec une porte, une fenêtre, des murs en briques, y transporta les quelques meubles qu'il possédait et s'enferma chez lui.

De son côté, Numa fit enclorre son lot de fortes haies. Mais il n'eut pas à se construire d'habitation, car la sienne attenait au petit domaine acquis. On perça seulement le mur d'une porte et, par cette ouverture, le nouveau propriétaire put accéder à son terrain.

Mais la somme qu'il avait eue en partage, beaucoup plus faible, de par la volonté du testateur, que celle échue à son cousin, fut presque toute absorbée par le prix de la haie et par les premiers impôts. Il resta à peine trois ou quatre cent francs que Numa Champbleu mit soigneusement de côté. Puis il reprit sa besogne.

La semaine qui suivit leur double installation, un soir, le cousin Numa entendit frapper deux coups discrets à sa porte. Il reconnut, après avoir ouvert, son parent Bernard, avec lequel, en somme, il était plutôt brouillé. Il l'invita néanmoins poliment à entrer, le fit asseoir et lui offrit un verre de cidre. La conversation s'engagea.

« Numa, dit le visiteur, nous avons eu de grandes difficultés au sujet de cet héritage. Je pense que tu m'en veux un peu pour mes exigences. Mais tu vas tout comprendre. »

Il goûta le cidre, le trouva bon et continua :

« Parmi les papiers de notre oncle, j'ai vu deux livres. Je les ai feuilletés, pour voir s'il n'y avait rien dedans, et de l'un deux est tombée une feuille pliée en quatre, toute vieille et toute jaunie. Sur cette feuille était dessiné un plan. J'ai reconnu tout de suite le terrain que nous avions à partager.

— Et c'est là-dessus que tu as puisé tes belles inspirations?

— Pas comme tu le crois. Le papier portait au dos une inscription, à l'encre datée du siècle dernier, laquelle disait qu'un trésor était enfoui dans le champ, à une des places marquées, sur le plan, par des croix. Elles étaient nombreuses et on n'indiquait pas la profondeur de l'ensevelissement. Attends, ne dis rien, laisse-moi finir. »

Et le cousin Bernard but le reste de son bol.

« Il était stipulé que l'aîné de la famille, de la nôtre, bien entendu, aurait seul le droit de rechercher le trésor. L'aîné, c'était moi, je n'eus donc aucun scrupule. Mais il fallait, sans rien dire, obtenir les parties du terrain qui renfermaient la fortune. »

Numa était un homme pratique et de sens

droit. Il regarda son cousin et vit qu'il parlait sérieusement.

« Et tu l'as découvert, ce trésor ? »

— Non, Mais je vais le chercher, dès demain. J'ai voulu seulement t'exposer la situation, pour que tu ne me croies pas fou.

Numa se mit à rire.

« Pourquoi ne me disais-tu pas cela tout de suite. Moi, vois-tu, je ne crois guère aux trésors. Je t'aurais cédé tout ce que tu aurais voulu, sans discussion. Les trésors, mon cher... »

Il fit claquer ses doigts et n'acheva pas sa pensée. Mais Bernard s'irrita.

« Tu me crois donc bien bête ! Peux-tu penser que j'aurais ajouté foi à une histoire de farceur ? Je suis absolument sûr de l'existence du trésor et je le trouverai ! »

— Trouve-le...

— Certainement. C'est la jalousie qui te fait parler. Quand je l'aurai, je viendrai te le mettre sous le nez et nous verrons qui rira. »

Il s'en alla furieux, en claquant la porte, et Numa, égayé, entendit le bruit de son pas qui se perdait dans le bruit tourbillonnant d'un vent d'hiver, tôt venu, en ce mois d'octobre.

Numa, pour vivre fabriquait, suivant une recette secrète, de petits savons parfumés à l'usage des dames et des demoiselles. Il savait acheter des produits de choix, transformer l'huile et les cristaux en pâtes douces et dispenser, parmi leur onction, des parfums variés, délicats et des couleurs flatteuses à souhait. Ses savons étaient inimitables. Il avait des clientes fidèles qui, pour rien au monde, n'auraient consenti à en employer d'autres. Ceux-ci, d'un vert sombre, emportaient avec eux les parfums aromatiques des lavandes et des tyms. Ceux-là, fлерus ou jaunes, avaient des odeurs douces de roses épanouies. Il y en avait de blancs qui sentaient l'iris de Florence, et de violets d'où s'évadait l'odeur des petites corolles ouvertes dans les clairières.

Numa n'aimait guère le musc, les parfums violents et ne les employait que sur commande. Il savait si bien offrir ses produits, et dans la petite pièce ouverte sur la route, qui lui servait de boutique, on trouvait si bon accueil, que toujours la vente s'accroissait et devenait plus rémunératrice.

L'affaire du terrain, tout en faisant un peu de réclame et en attirant auprès de Numa Champbleu les jolies curieuses, lui permit en outre d'étendre un peu son laboratoire. Puis, avec les quelques centaines de francs qui lui restaient, il eut l'idée d'organiser un modeste dépôt de ses produits au centre d'une ville voisine. L'essai réussit et la fabrication devint bientôt abondante au point de nécessiter l'emploi d'une aide.

Cependant le cousin Bernard cherchait. Parfois, tandis que le soir, au printemps, dans son jardin, Numa se reposait en regardant pointer l'or pâle des premières étoiles, il entendait de l'autre côté du mur des bruits de pelles et de pioches. Le matin c'était la même chose. Depuis huit mois, le cousin retournait la terre de son clos sans rien découvrir. Il était devenu la fable du pays, mais ne s'en inquiétait guère, tout à ses recherches. Il sortait juste ce qu'il fallait pour renouveler ses provisions et travaillait comme un forcené. Numa respirait délicieusement, suivant l'heure, l'air parfumé du matin ou le vent tiède du soir, et se mettait ensuite avec le même cœur, au travail ou au lit, l'esprit calme et la conscience reposée. Les affaires prospéraient.

Parmi ses clientes, le savonnier avait remarqué les manières d'une jeune fille dont il connaissait l'histoire. Orpheline depuis plusieurs années, elle habitait près de là, avec un frère boiteux qui gagnait à peine la moitié de ce qu'il aurait fallu. Maria suppléait à cette insuffisance et trouvait moyen, tout en tenant la maisonnette, de conqué-

rir, à la pointe d'une aiguille agile, les ressources qui manquaient. Mais elle restait très pauvre et, pour cela, venait rarement et choisissait dans l'assortiment du savonnier ce qu'il y avait de plus petit et de moins cher.

A la vérité, Numa lui faisait quelque diminution. Elle avait un air de belle santé et des allures franches.

Un jour, Champbleu prit son parti :

« Si je vous demandais en mariage, que diriez-vous ? dit-il. »

— Mais je n'ai rien !

— Vous avez vingt ans. Me croyez-vous riche ?

— Je ne puis pas quitter mon frère boiteux.

— Nous le prendrons avec nous. Ou mieux, il resterait dans votre petite maison et je lui fournirais de l'ouvrage.

— C'est donc sérieux ? »

C'était sérieux. Numa le prouva. Malgré la dot obsente et le frère infirme, il épousa Maria six mois après. Tout de suite il la mit à l'aise :

« Jamais je n'aurais pu m'en tirer sans toi. Vois, chaque jour la clientèle augmente. Deux bras de plus me servent bien. »

Entre temps il faisait cultiver son terrain. Puis il en utilisa une partie pour faire une toute petite usine. Le ruisseau fournit la force motrice. Une roue fit écumer son eau transparente et tourna sous l'effort de son courant.

Les années passèrent. Dans la maison du savonnier les enfants naquirent, apportant les soucis et les joies. Bientôt il y en eut quatre, garçons et filles dont les ébats égayaient le jardin. Numa et sa femme travaillaient, vendaient, surveillaient.

Et derrière le mur le cousin piochait sans se lasser. Il piocha vingt ans, mangeant peu à peu tout l'argent qu'il avait eu. Maigre, sec, hagard et hirsute, il s'obstinait à sa besogne avec une sorte de folie. Pour se garder il avait acquis deux dogues féroces qu'on entendait aboyer la nuit dans le clos du trésor. Et, quand il passait dans les rues, Bernard avait l'air du spectre de quelque vieil avaré.

Chez Numa, de nouveaux agrandissements s'imposaient, l'exploitation donnait déjà d'assez beaux bénéfices, mais le savonnier n'amassait pas. D'autres enfants lui étaient nés, il les élevait bien, était obligeant et généreux, payait largement ses ouvriers. Du matin au soir, l'usine agrandie ronflait sous l'effort de ses roues hydrauliques. Et les petits savons, toujours faits suivant les mêmes excellentes formules, allaient parfumer tous les pays environnants.

Un soir, Numa dînait avec toute sa famille. La journée avait été fatigante. Tandis que le repas s'achevait, la porte s'ouvrit brusquement. Le long du jour, les dogues du clos voisin avaient aboyé furieusement, et Numa remarqua qu'ils se taisaient soudain.

Sur le seuil parut le cousin Bernard, joyeux d'une joie terrible et brandissant un sac de cuir. Il fit trois pas, étala son butin sur la table, brutalement, parmi les assiettes.

« Le trésor, le voilà, je l'ai ! Eh bien, suis-je fou ? »

Effarés, les convives regardaient et l'homme et les monnaies éparpillées sur le cuir grossier. Il y en avait là pour une très grosse somme. L'or, à peine terni par le temps, jetait encore des reflets fauves. Des bijoux se mêlaient aux pièces et des pierreries scintillaient.

Numa jeta les yeux sur le butin, puis il regarda ses fils. Ils étaient trois, deux grands, des hommes déjà robustes, aux figures franches, et un petit, encore babillant, qui jouait sur une chaise haute. Il admira ses filles, deux belles brunes, bien développées, gracieuses et fortes. Il adressa un regard affectueux à sa compagne. Il évoqua sa propre image, ses bras musculeux, sa face énergique et pleine de santé.

Puis il considéra son cousin, solitaire, vieilli, cassé, séché, et montrant d'un geste large sa femme, ses enfants, l'intérieur où veillait la lampe familière, il dit tranquillement, dans le silence qui devenait troublant :

« Mon trésor, à moi, le voilà ! »

EMILE SOLARI.

Le coin de la ménagère.

Cuisine.

Pigeon farci. — Fendez les pigeons par le dos, hachez les foies avec lard et herbes fines, ajoutez autres foies ou chair à saucisses, mie de pain trempé dans du lait et deux jaunes d'œufs, assaisonnez et mêlez le tout et remplissez la cavité des pigeons, glacez la farce avec des blancs d'œufs, faites cuire une demi-heure à feu doux, mêlez à la sauce un jus de citron et versez sur les pigeons.

Civet de lièvre. — Mettez huile, beurre et lard dans la poêle, laissez fondre. Mettez votre lièvre coupé en morceaux ; sel, poivre, laurier, thym, faites roussir un bon oignon, lorsque le tout est bien roussi mettez un demi-litre de bon vin, et faites cuire à petit feu dans une casserole, avant de servir ajoutez le foie que vous aurez pilé et délayé dans un peu de vinaigre avec le sang que vous aurez recueilli en l'écorchant. Même procédé pour le lapin.

Mayonnaise. — Mettez quelques jaunes d'œufs dans un vase avec sel, poivre, un peu de vinaigre, remuez vivement avec une cuillère de bois, ajoutez-y au fur et à mesure un peu d'huile, lorsque le tout formera une crème bien unie, vous verserez la sauce sur le met auquel vous la destinez.

Recettes utiles.

Contre les pellicules. — Faire des lotions de la tête deux fois par mois avec trois jaunes d'œufs battus dans 500 grammes d'eau, ou avec la décocision de saponaire tiède et de savon au goudron et au panama, bien sécher, puis laisser flotter les cheveux pendant deux heures. Ne pas se servir surtout de peigne fin qui irrite le cuir chevelu. Frictionner le cuir chevelu tous les quatre jours avec une ou deux cuillerées de la solution suivante : Hydrate de choral, 20 gr. ; liqueur de Van Swieten, 10 gr. ; eau distillée de roses, 450 grammes.

Brillant de la chevelure. — Pour avoir une chevelure brillante et soyeuse, la meilleure chose qu'on puisse faire est de frictionner la tête avec des œufs. On bat le jaune de l'œuf et on l'applique sur la tête avec une petite brosse un peu dure. Lorsqu'on a bien frotté, avec les œufs, les cheveux séparés par des raies, on rince à grande eau avec de l'eau tiède. En frottant, après le rinçage, les racines des cheveux avec un peu d'alcool, on prévient tout refroidissement.

LE BAISER

Un baiser c'est l'aveu d'une ardente tendresse,
C'est un gage de l'amour, donné par le plaisir,
C'est une fleur du ciel qui vient s'épanouir
Sur les lèvres en feu frémissant d'allégresse.

C'est un brûlant zéphyr prodiguant sa carresse
En chaudes voluptés où l'on se sent mourir,
C'est le nid parfumé où vole le désir,
C'est la source d'eau vive où nous buvons l'ivresse.

C'est l'étreinte divine où nous puisons la foi,
L'infini du bonheur où, vibrantes d'émotion,
En un concert exquis, deux âmes se repondent.

C'est la fraîche oasis dans le désert sans fin,
C'est l'oubli de nos maux en un rêve divin,
C'est l'extase bénie où deux cœurs se confondent.

Jeanne EIRAM.